

H
D'A

LITTÉRATURES

ORIGINE PARADIS

Thierry Brun



H
D'A

Collection « Littératures »

MEHDI CHAREF, *Rue des Pâquerettes*;

Vivants

COLLECTIF, *Braquer une banque avec un
pistolet à eau*

DALI MISHA TOURÉ, *Cicatrices*

TASSADIT IMACHE, *Fini d'écrire!*

COLLECTIF PIMENT, *Le Dérangeur*

NINA ALMBERG, *La Dernière Amazone*

ORIGINE PARADIS

Convaincu-es que l'écriture inclusive pose des questions essentielles mais n'y apporte pas encore de réponses pleinement satisfaisantes, nous avons choisi pour chaque livre publié, en accord avec son auteur-riche et selon l'avancée des débats en cours, des solutions adaptées au sujet abordé et au public visé.

Conception graphique et couverture

r2 | Katja van Ravenstein

Mise en page

Ingrid Balazard

Relecture

Laure Mistral

Édition

Marie Hermann

Illustration de couverture :

Oscar Poss / Ullstein / akg-images

Photographie d'intérieur : DR

© Hors d'atteinte, 2021

19, rue du Musée 13001 Marseille

www.horsdatteinte.org

1^{re} impression

ISBN : 978-2-490579-76-1

ISSN : 2677-8017

ORIGINE PARADIS

Thierry Brun





*Pour mes parents.
Pour mon fils et pour Sophie,
celles et ceux qu'ils aiment.*

« *Indifférente aux compliments
comme aux reproches.* »

CHRISTIANE ROCHEFORT,
Les Petits Enfants du siècle, Grasset, 1961

PROLOGUE

*36 bis, rue Jouffroy-d'Abbans, sixième étage.
Fenêtres sur cour.*

*J'ai dix ans. C'est un dimanche, tôt le matin, l'été,
et il fait beau.*

*Des éclats de voix. Un meuble qu'on jette au sol et
le mur qui vibre sous ma main. Quelque chose de
grave se trame : dans ma tête d'enfant, je le sais
depuis toujours. Terrifié mais désobéissant, j'ose sortir
de la chambre où on m'a confiné.*

*Un pied dans le salon. La porte d'entrée est fracas-
sée. Des uniformes, figés, des visages tendus, des yeux
noirs.*

*Une femme s'exclame : « Merde, il y a un
gamin ! »*

*Puis ce soleil. Une surexposition qui creuse les corps
et gomme les détails.*

Les uniformes amorcent un mouvement et je m'agrippe au chemisier de ma mère, à la main large et lourde de mon père. Ce dernier baisse la tête sur le côté, me repousse. Ce n'est pas grave, j'ai l'habitude, il va se calmer, me prendre dans ses bras. J'ai son odeur, ses caresses.

Au dernier moment, ma mère se retourne, m'embrasse et bafouille un « pardon ». Il fait comme un appel d'air, un vide dans mon ventre.

Sans hésiter, ils posent le pied sur le rebord de la fenêtre grande ouverte, l'enjambent. Il y a deux ombres, puis un blanc dans le ciel. C'est un anéantissement, mais aussi quelque chose de magnifique.

Voir si tôt de la beauté dans le ravage change quelque chose en vous.

Blanc.

– Thomas...

J'allais sur mes seize ans.

Je n'étais pas un adolescent sentimental, mais avant de quitter ma chambre pour disparaître derrière les portes de Sainte-Judith, j'avais ouvert une boîte en carton au fond de laquelle se trouvaient trois ou quatre photos. Une dernière fois, je voulais imprimer en moi ces instants figés ailleurs, me fabriquer des souvenirs qui ne m'appartenaient pas. J'ai imaginé ces moments, ce qu'ils avaient représenté pour mes parents et pour leurs amis. Ils souriaient en noir et blanc, en couleurs. Captures d'enfants devenus adultes, parents trop tôt. Monde ancien.

– Thomas ?

J'étais l'enfant caché sous la couette. Si j'oubliais les moments que je trouvais impossibles à penser, à dire, impossibles tout court, c'est qu'ils n'avaient jamais eu lieu. Que j'avais juste fait un cauchemar. J'étais aussi le gamin qui parlait tout seul. Celui qui entendait sa mère morte dire des choses comme « Ce n'est pas grave » ou « Tu dois réagir ».

Je pleurais rarement. J'étais parfois à côté de moi-même, livré à d'étranges mutismes, sans pour autant me laisser submerger par mes émotions. La psy disait : « amnésie dissociative ».

– Tu m'écoutes ?

J'avais des doutes, je posais des questions, mais on ne s'épanchait pas dans la famille, on grandissait sans se faire des nœuds au cerveau. Les anciens ne mettaient pas de mots sur le quotidien. Ils avançaient. Tous avaient des mots de bon sens plein la bouche : il faut vivre en personne responsable, être dur à la tâche, ne pas pleurnicher sur son sort... comme ma tante.

C'est elle qui m'a élevé dans une tour de la cité Jean-Jaurès et dans l'obsession de faire les choses comme il faut : garder un intérieur

propre, bien présenter, laver les traces laissées par un bol sur une table. Tôt le matin, elle se réfugiait dans la salle de bains, en ressortait avec un brushing, partait travailler avec la mine soucieuse de celle qui veut à tout prix arriver à l'heure. Elle était secrétaire en intérim dans des cabinets d'avocats. Elle sentait bon la poudre et un parfum dont le flacon avait une forme de tulipe. Elle portait des talons plats et carrés, des tailleurs bon marché.

Elle rentrait tard le soir. Les jours chômés, elle se claquemurait dans sa cuisine pour faire à manger et boire de la bière Mutzig.

J'étais un enfant et il fallait me nourrir, même si je me fichais bien de ce que je pouvais avaler. Quand j'avais fini, le plus tard possible pour voir la fin du film, elle débarrassait, récurait, essayait et rangeait.

Ce jour-là, le jour de Sainte-Judith, elle m'arracha à mes photos et me poussa dehors en pestant que nous avions au moins vingt minutes de retard sur l'avance nécessaire qu'elle avait anticipée.

Nous prîmes le bus 330 jusqu'à Garibaldi. Ma tante m'attrapa le bras, le secoua. Je voulais

partir en courant, mais je réglai mes pas sur les siens et entrai dans la cour de l'établissement. Le mur d'enceinte me parut immense, la porte l'était encore davantage. Je me sentais écrasé. Ma valise pesait une tonne.

– Allez, Thomas !

C'est ici que j'allais vivre, cinq jours sur sept. Je pouvais encore me rebeller, faire demi-tour, détruire l'équilibre fragile, maintes fois mis à mal, de l'étrange famille que nous formions, ma tante et moi. Mais je culpabilisais d'avance, et elle me dévisageait avec tant d'inquiétude...

Les épaules engoncées dans son tailleur rose, elle s'assit avec déférence et serra son sac à main si fort contre elle que ses articulations en devinrent blanches. Elle me désigna un banc où m'asseoir, mais je restai debout devant le réduit de la concierge aux carreaux dépolis. Sur les murs, des panneaux en liège signalant les résultats scolaires de chaque classe, un panneau avec la liste des reçus à divers concours et, en évidence, des photographies du corps enseignant accompagnées du règlement intérieur.

– Tu seras très poli, tu me promets ?

Elle ne cessait de consulter sa montre. Elle craignait certainement que nous n'ayons pas assez prouvé notre motivation, qu'on e la renvoie dans sa tour de vingt étages avec moi dans ses bagages...

M. Donnadiot, le directeur, en imposait : forte carrure, figure ronde, nœud papillon. Je devais bien comprendre que j'intégrais un lieu d'éveil à la vie chrétienne pour « apprendre à vivre ensemble ». Il tapotait mon dossier scolaire.

« On n'oublie pas le passé, mais si on s'en sert pour laisser derrière soi les mauvaises intentions, on retrouve un nouveau souffle, on se tourne vers l'avenir. »

Le passé, pour moi, c'était une pile de conseils de discipline, de renvois, de bagarres, de premières conneries « pas encore graves, mais il va falloir l'avoir à l'œil ». L'avenir, je ne voyais pas trop ce que ce Donnadiot en espérait.

Puis ce furent les adieux : ma tante m'étreignit furtivement en détournant le regard.

Des couloirs, des escaliers, d'autres couloirs aux murs ternes, des portes aux poignées fatiguées et, derrière, des salles de classe. Une cour.

Donnadiot ouvrit les bras.

– Les dortoirs et les réfectoires.

Je vis des petites fenêtres dans les hauteurs, de plus grandes au rez-de-chaussée. En arrivant dans ma chambre, on croisa des visages pâles au sourire narquois ou désolé. Donnadiot me tapota l'épaule.

– Je vous laisse avec vos camarades. Vous commencerez les cours demain matin avec Mme Bourragué.

« Camarades »? Je n'en avais aucun. Je demeurai planté devant mon lit, matelas nu, couette enroulée dans un sac plastique. Des pensionnaires m'entourèrent, un blond me bouscula.

– Il te faut une cellule d'aide psychologique?

Ses potes ricanèrent.

– T'as l'air frais, tiens. Si tu restes comme ça, tu vas chialer. Moi, c'est Laurent. Allez viens, on va prendre tes livres.

Il me poussa devant lui avec autorité. Il venait de La Rochelle, son père était monté à Paris avec toute sa famille avant de la fracasser contre un platane. Laurent envisageait de devenir ministre. Le sérieux papal avec lequel il me l'annonça parvint à m'arracher un sourire.

Mes bouquins sous le bras, je le suivis avec Mounir, un des types qui lui collaient aux basques, dans un labyrinthe où se bouscuaient des ombres furtives qui se coursaient dans des odeurs de cigarettes. Il me désigna le hall de l'entrée avec une guérite et, derrière, une silhouette.

– Le Kapo n'est pas trop dur, assura-t-il en me toisant. On peut s'arranger avec. Bon, tu paies ta clope ?

Laurent m'abreuvait de détails et d'explications – je devrais ranger mon casier, faire mon lit, rien laisser paraître devant les caïds, dont un certain Ebubekir, dit « Bubu le connard », qui n'attendaient qu'un type paumé pour le martyriser.

Arrivé dans la salle de détente, Laurent cessa de parler. Tout le monde me regardait.

– Tu veux boire un coup, camarade ?

Un type bizarre cligna de l'œil, m'entoura l'épaule d'un bras long qui ne connaissait pas le soleil. Une boîte de bière apparut comme par magie.

– Vas-y franco. N'hésite pas.

Je bus une première gorgée. Des types en avaient prévenu d'autres : ils venaient voir le

mec qui semblait un peu débile et ne prononçait pas un mot.

« Les vacances de la Toussaint approchent », disait un brun à cheveux courts. « Tu me files ton devoir ? » « Gaffe, il y a le surgé qui arrive. »

Laurent me força à finir la canette.

– Allez, chiale un bon coup.

Ma première nuit fut terrible; la couette rêche, l'oreiller trop dur, les bruits, la lumière omniprésente, les conversations incessantes...

Le lendemain matin, Mme Bourragué, la prof de maths qui m'accueillit pour mon premier cours, me jaugea sans me sourire et m'offrit un topo synthétique de ce que serait désormais mon quotidien : lever à 6 h 30, douche, prière, cours, réfectoire, étude.

J'avais pu me mentir ces dernières années, bien au chaud dans ma chambre. J'avais pu me raconter que mes parents allaient pousser la porte d'un instant à l'autre.

Le jour de l'enterrement, ma tante avait murmuré qu'ils étaient mieux là où ils étaient.

À quoi avaient-ils cru en enjambant la fenêtre ? Avaient-ils ouvert les yeux au dernier moment, vu les pavés de la cour ? Avaient-ils souffert ?

Le jour du suicide, ma tante m'avait emmené. La nuit, dans son appartement où j'ai fait semblant d'essayer de dormir, j'ai serré les poings, tremblé. Il n'y avait plus rien à faire, plus de larmes mascara de ma mère à essuyer, plus d'espoir de

l'apaiser, plus de père allant et venant à bord de sa belle voiture.

Je me repassais sans cesse les mêmes images : ma mère se maquillant les lèvres avant de me prendre par la main pour aller au marché de la rue de Lévis, revenant les bras chargés de victuailles avec un air victorieux. Sa beauté ne correspondait à aucun des modèles que j'admirais dans les magazines, mais elle était magnifique. Je la revoyais aussi comme vidée de ses forces, pétrifiée par l'absence de mon père, attendant son retour lorsqu'il avait disparu une fois de plus, puis se jetant dans ses bras quand il voulait bien réapparaître.

D'après ma tante, ma mère avait été employée dans un bar rue du Colisée puis avait officié comme secrétaire. Mon père travaillait sur des chantiers, c'était du moins ce qui figurait sur les rares fiches de paie que j'avais retrouvées dans ses affaires. Comme pour tous les enfants, le monde des adultes était pour moi fondé sur les secrets et les mystères. Un socle bien plus passionnant que le triste quotidien d'une vie ordinaire, sans sel. Sur d'autres documents, j'avais lu « légionnaire français ». Sur un procès-verbal de

police plus troublant, il était écrit « Profession : sans » avec, en dessous, une annotation manuscrite à demi effacée, « Connus des services de police ».

Je me souvenais aussi des jours bénis sans école où mon père contemplait avec moi la cour et les couchers de soleil par la fenêtre, faisait le café du matin avant de rapporter du marché une caisse remplie d'oisillons, une tête de bœuf et des copains rencontrés sur le trajet. Il fumait des cigarettes turques avec un bout doré, portait des lunettes à verres fumés et une écharpe blanche sur sa veste de costume, comme Delon dans *Borsalino*.

Je revois enfin ma mère assise sur le canapé, le dos rond avec le téléphone collé à l'oreille, chuchotant. Je reconnais mon prénom au milieu de suppliques marmonnées, mystérieuses, dont je ne perçois pas la teneur, mais l'intention. Ce n'est pas la première fois que je note de telles précautions, qui sont précisément ce par quoi je me sens menacé. Je tends l'oreille, j'accorde des phrases restées en suspens. Ça parle d'elle en dehors de notre appartement, de sa relation avec un homme.